

POINTS

Aventure



KATELL FARIA

LES AVENTURIÈRES DU CIEL

INÉDIT

COLLECTION DIRIGÉE PAR PATRICE FRANCESCHI

POINTS AVENTURE
un esprit de liberté

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PATRICE FRANCESCHI

Il y a 2 500 ans, Pindare disait : « N'aspire pas à l'existence éternelle mais épuise le champ du possible. » Cette exhortation à un dépassement de la vie était aussi un appel à la liberté et aux liens qui l'unissent à l'esprit d'aventure.

Vingt-cinq siècles plus tard, l'énergie vitale de Pindare ne serait-elle pas un remède au désenchantement de nos sociétés de plus en plus formatées et encadrées ? Et l'esprit d'aventure l'un des derniers espaces de liberté où il serait encore possible de respirer à son aise, d'agir et de penser par soi-même ?

C'est sans doute ce que nous disent les livres qui, associant aventure et littérature, tentent de transformer l'expérience en conscience.

Patrice F.

Katell Faria est une jeune écrivaine de trente ans éprise d'aventure et de littérature. Après une formation de parachutisme, elle se passionne pour tout ce qui est aérien. Issue du monde du commerce et de la communication, elle le quitte très tôt pour faire exister sa vraie vie qu'elle consacre désormais à l'écriture et à la défense de causes lointaines, animée par la volonté de lier son existence à l'expérience du monde.

Katell Faria

LES AVENTURIÈRES
DU CIEL

INÉDIT

Préface de Patrice Franceschi

Points

ISBN 978-2-7578- 8990-9

© Éditions Points, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335- 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Patrice Franceschi

Elles auraient pu être cent dans ce livre mais les six qui y figurent sont parmi les plus grandes : Beryl Markham, Adrienne Bolland, Hélène Boucher, Maryse Hilsz, Bessy Coleman, Maryse Bastié. Six noms d'aviatrices exceptionnelles qui, entre les deux guerres mondiales, occupèrent une place de premier plan dans ce que l'on appellera plus tard « l'époque héroïque de l'aviation » – une époque correspondant en même temps, et ce n'est pas un hasard, aux Années folles et aux premiers mouvements d'émancipation des femmes.

En ce temps-là, le monde entier connaissait leurs noms au même titre que ceux de Mermoz, Blériot ou Saint-Exupéry. Elles étaient leurs égales, dans l'adversité autant que dans le succès ; comme eux, elles volaient sur des appareils de toile et de bois aux moteurs incertains, battaient des records de distance, montaient à des altitudes inconcevables, survolaient des contrées inconnues ; on

peine à imaginer aujourd'hui combien leur hardiesse faisait vibrer le cœur des foules. Voler dans les airs n'était pas encore devenu quelque chose de banal et des millions de passionnés suivaient avec avidité leurs exploits dans les journaux. Ces femmes pilotes intrépides faisaient progresser la condition féminine en même temps que l'aviation moderne ; elles innovaient toujours plus et osaient jusqu'à l'impossible. C'est ainsi qu'elles eurent leur part dans ce qui allait devenir l'épopée de l'Aéropostale, et firent beaucoup pour la mise en œuvre des premiers vols commerciaux dont l'invention bouleversa la manière de voyager. Sans l'avoir cherché, elles servirent de modèles à d'innombrables jeunes filles de leur temps.

Nombre de ces aviatrices mourraient jeunes. Les accidents étaient nombreux, les meetings aériens périlleux et les records à battre sans cesse plus dangereux ; certaines, même, disparaissaient mystérieusement au-dessus des océans en tentant d'accomplir des traversées insensées et entraient ainsi dans la légende. Rien n'arrêtait ces femmes qui menaient leur vie privée sur le même rythme débridé, à toute allure puisque leur existence menaçait toujours d'être brève ; elles dévoraient ce que le monde pouvait leur offrir.

Les six femmes qu'a choisies Katell Faria pour représenter ces aviatrices sont emblématiques de cette époque où le danger était présent à chaque instant, la mort une éventualité constante et la précarité des entreprises humaines

une évidence. Quant à l'échec, il était comme la victoire : toujours tributaire du hasard et du destin.

Ce livre retrace donc une part de ce qu'a été la grande aventure de l'aviation. Une aventure comme on n'en a plus revu ensuite. C'était un moment de l'histoire où les femmes qui voulaient sortir de leur condition ne devaient avoir peur de rien ni de personne, un moment de l'évolution des sociétés occidentales où l'on se refusait à un usage excessif du principe de précaution et où vivre libre primait sur toute autre considération.

À la lecture de ces pages, on mesure tout ce qui a changé autour de nous en un peu moins d'un siècle, tout ce que nous avons gagné et tout ce que nous avons perdu. Aussi, ce livre, par-delà ce qu'il nous raconte sur les grandes aviatrices des Années folles, peut-il être également regardé comme un révélateur de la disparition des temps d'insouciance et de légèreté dont bénéficièrent les générations qui nous ont précédés.

C'est pourquoi les six portraits brossés par Katell Faria sont saisissants autant par ce qu'ils nous dévoilent d'un âge révolu que par ce qu'ils nous révèlent de ces femmes incroyables ; à cet égard, elles étaient toutes semblables par leur passion de l'aviation mais toutes différentes par leur façon de la vivre. On découvre avec admiration les détails de leurs exploits inouïs comme leurs invraisemblables difficultés pour s'imposer, on partage leurs peines et leurs joies comme leurs amours – et parfois leur fin tragique.

PATRICE FRANCESCHI

Devant nous, elles existent à nouveau par la grâce de l'écriture et redeviennent de ces êtres de chair et de sang que le temps ne peut effacer.

À Florence de Balsac et Pascale de la Grand'Rive

Adrienne Bolland

L'enfant terrible



L'exploit

1^{er} avril 1921, un matin d'automne austral. Il est neuf heures. Mais il n'y a plus d'heure, plus de journée, plus de saison : il n'y a que cet instant surréaliste, cet air de fin du monde. Le temps s'est arrêté et l'avion aussi, comme figé dans les airs. Pourtant, sur le plan de la mécanique pure, il avance toujours – comme le prouvent les efforts furieux de son moteur, un Rhône 9C de 80 chevaux. Mais ses mugissements pathétiques sont écrasés par la tempête : « Tu parles de quatre-vingts chevaux... quatre-vingts bourricots, oui ! » peste Adrienne Bolland, les oreilles assourdies par le fracas de ce moteur auquel s'ajoutent les hurlements du vent. L'avion ne progresse que par tremblements et sursauts erratiques : un moucheron dans une soufflerie. « Avance, maudit rafiot ! » jure encore Adrienne en se cramponnant au manche à balai. Entre les haubans qui relient les ailes parallèles de son biplan, elle contemple, fascinée, les gigantesques capes déchiquetées que dessinent les montagnes à ses pieds : la cordillère des Andes.

En ce début de XX^e siècle, la plus haute chaîne de montagnes de l'Amérique du Sud est un monde hostile et encore mal connu ; elle fait peur. Au point qu'Adrienne la perçoit comme un monstre immobile et sommeillant dont l'échine noire nimbée de poudre blanche n'attend que de briser la carcasse de toile et de bois de son Caudron G3 à sa moindre erreur de pilotage.

Elle se demande quelle folie a bien pu la piquer quand elle a décidé de traverser cette cordillère par son passage le plus étroit mais aussi le plus haut, le plus violent et le plus dangereux. Parce que c'était un exploit jamais réalisé ? Sans doute. Mais il n'y aura pas d'exploit, se dit maintenant Adrienne. Elle finira comme les autres – ces pilotes inconscients quoiqu'héroïques qu'elle a voulu suivre : au fond d'une crevasse. Si tel doit être son destin, elle l'accepte. Sans crainte excessive. De toute façon, elle ne s'est jamais vue parvenant à Santiago du Chili, pas même lorsqu'elle a décollé de Mendoza. Elle allait à la mort, elle en était certaine.

« Tout de même, ce serait fantastique de me casser la gueule ici, pense-t-elle en jaugeant le chaos minéral qui l'entoure de toute part. On ne fait pas de plus beau cimetière... » Elle sourit intérieurement car ses lèvres ne peuvent plus bouger : pareilles à deux horribles boudins boursouflés, elles sont parcourues de crevasses ruisselant de sang. Ses oreilles bourdonnent affreusement et sa tête lui semble prête à éclater. Ses mains, qu'elle a enveloppées de papier beurre pour les protéger du froid épouvantable

des hautes altitudes, sont comme sur le point de se briser. Le Caudron G3 est un honnête et robuste oiseau de toile et de bois, mais il est dépourvu de cockpit et expose son pilote aux violents assauts du vent. Depuis l'aube, il ronge Adrienne au plus profond d'elle-même – jusqu'au creux de ses orbites, même, après que l'élastique de son masque a craqué au moment du décollage ; ses paupières glacées lacèrent maintenant ses pupilles et elle croit pleurer des larmes de sang. Larmes de douleur et non de tristesse : elle ne sent plus son corps et pourtant, jamais elle ne s'est sentie plus vivante ; la menace de la mort exalte ses instincts combatifs – et elle lutte contre les griffes de la peur avec une joie féroce. Ainsi est-elle faite : elle aime trembler.

Soudain, la ligne du « Central Transandin », le chemin de fer qui sinue sur le manteau de la montagne, se dérobe à son regard. Adrienne vient de perdre son fil d'Ariane. Sans compas ni carte, elle doit désormais avancer à l'aide d'une simple boussole et du soleil qui lui sert de repère. À la moindre erreur elle se perdra dans l'immense labyrinthe de roches qui défile sous ses ailes.

À sa droite se dresse bientôt le terrifiant Aconcagua qui la toise de ses 6 962 mètres de hauteur. Selon toute logique, c'est ici – près du colosse de l'Amérique – dans cet enchevêtrement de crêtes escarpées avoisinant les 6 000 mètres que devrait se fracasser son rêve : le Caudron G3, qui plafonne théoriquement à 4 000 mètres, ne pourra jamais les gravir.

Mais si Adrienne retient son souffle en cet instant, c'est pour une autre raison : l'altitude commence à la priver dangereusement d'oxygène. Sans appareil respiratoire, elle suffoque. « Tiens bon, ma vieille », grogne-t-elle entre ses dents.

Elle met le cap sur un talweg et tire doucement le manche à elle. Il faut absolument qu'elle gagne de l'altitude, même si elle a du mal à respirer. Son cœur s'écrase dans sa poitrine. Elle se rappelle les titres des journaux annonçant sa tentative : « Passera, passera pas ? » L'heure de vérité approche. Devant elle se dressent de plus en plus près des pics acérés, scintillants de torrents argentés comme autant de pals sur lesquels son avion, ballotté par des flots invisibles, menace de s'écraser si elle ne gagne pas en altitude. Elle tire encore sur son manche. Contre toute attente, le Caudron G3 grimpe encore et encore. Lentement mais sûrement. Enfin, d'extrême justesse, il parvient à laisser les montagnes sous lui. Première victoire.

À 9 h 20, Adrienne franchit la frontière séparant le Chili de l'Argentine, dominée par le « Christ rédempteur des Andes », symbole de la paix à laquelle se sont engagés les deux pays. Malgré sa détestation des religions, Adrienne salue sans la voir la haute statue de bronze, en signe de rémission. Que lui importe à présent ? Tout à l'heure, peut-être, tout sera fini – car le plus difficile reste à faire.

Soudain, l'avion débouche sur une étroite vallée appelée « vallée souriante » – peut-être parce qu'elle envoie à la mort dans un sourire tous ceux qui la bravent. C'est là,

tout près du but, que les camarades d'Adrienne se sont tous tués. Elle aperçoit un lac étroit, de forme allongée. Plus loin, les montagnes s'ouvrent à droite sur une autre vallée, lumineuse et apaisante. À gauche, en revanche, elles forment une muraille sombre et menaçante, interdisant tout passage. Adrienne s'apprête à virer vers la droite, là où l'invite la vallée, mais en jetant un dernier regard vers le lac qu'elle surplombe, elle se fige : cette forme étrange, cette eau grise qui miroite dans la lumière... Pourquoi lui sont-elles tout à coup familières ? Une voix entendue quelques jours plus tôt lui revient en mémoire : « Vous verrez un lac de la forme et de la couleur d'une huître. Si vous tournez à droite vers ce que vous croyez être le bon passage, vous mourrez comme les autres ; si vous prenez à gauche, là où la montagne semble infranchissable, vous trouverez un couloir. Passez par ce couloir et vous réussirez. »

Virer vers la gauche, là où la montagne forme une muraille ? Tout cela à cause d'un maudit présage fait par une voyante à moitié folle venue frapper à sa porte peu avant son vol ? Jamais de la vie ! Mais le souvenir de la voix la supplie : « À gauche, tournez à gauche. » Adrienne hésite ; puis tout devient clair dans son esprit. Il ne faut pas chercher de logique ; il s'agit d'un pari. Elle se décide d'un coup et incline son appareil vers la gauche pour se rapprocher des hautes falaises. « Quand je pense que je joue ma vie sur les prédictions d'une inconnue, maugrée-t-elle, mais à Dieu vat... » Longeant la montagne, elle cherche

une ouverture. Elle ne distingue rien tout d'abord et des vents d'une violence démente secouent l'avion, menaçant de l'écraser à tout instant contre les parois déchiquetées. « Cette fois, ma pauvre vieille, c'est bien fini... »

Mais à l'instant même où elle croit avoir perdu son dernier pari, Adrienne distingue une brèche – comme une cicatrice – qui s'ouvre devant elle. Galvanisée par la peur qui lui dévore le ventre, elle s'y engouffre sans hésitation. La brèche se prolonge et devient un long tunnel caverneux où les vents continuent de la ballotter comme un cerf-volant, manquant faire sombrer cent fois son Caudron G3 ; le tunnel devient couloir, puis boyau minuscule ; à tout instant Adrienne craint d'être projetée contre les murailles qui l'entourent. Le combat acharné contre les éléments dure quinze longues minutes. Enfin se dessine une lucarne au fond de laquelle elle aperçoit un mince filet bleu posé sur l'horizon : l'océan Pacifique – et tout au bout, au pied de la montagne, une ville : Santiago du Chili.

Sauvée ! La voyante avait raison. Sans sa prédiction, Adrienne aurait péri comme les autres.

Après un virage sur l'aile pour se repérer, elle avise la piste de l'aérodrome. Les échos d'une fanfare militaire dont les bronzes luisent au soleil parviennent à ses oreilles meurtries. Elle atterrit sous un orage de cris délirants, au milieu de la trinité formée par les drapeaux argentin, chilien et français.

Sitôt l'avion immobilisé, une foule déchaînée se précipite sur lui pour extraire de la carlingue une petite poupée de chiffon au bord de l'évanouissement, le visage et les oreilles maculés de sang, que l'on porte à bout de bras en poussant des vivats.

Adrienne Bolland vient de franchir la cordillère des Andes par son passage le plus direct et le plus dangereux : le couloir de la mort reliant Mendoza à Santiago. Elle a réussi ce qu'aucun aviateur avant elle n'avait réussi. Elle vient d'ouvrir la voie qu'emprunteront plus tard Mermoz, Saint-Exupéry, Guillaumet et les autres héros de l'Aéropostale.

Elle a vingt-cinq ans.

La vie comme un pari

Adrienne n'est pas et n'a jamais été une « demoiselle ». Elle n'en a ni l'allure ni les manières, avec sa silhouette courte et sèche de garçonnet, sa gouaille parisienne et ses bruyantes colères. Elle tient plutôt de la syndicaliste ou de la révolutionnaire ; elle est rebelle par nature et son langage comme sa façon d'être, survoltée, ne sont que l'expression d'un bouillonnement intérieur qu'elle n'a jamais cherché à réprimer. Elle est comme ça, Adrienne : elle dit les choses exactement comme elle les pense. Il ne faut pas y voir un manque de finesse ou d'éducation – c'est tout le contraire ; elle connaît parfaitement les convenances mais a décidé de s'en libérer. Peu importe si cela fait fuir les égoïstes, les intolérants et surtout les prudes ; il reste

bien assez de monde pour apprécier son caractère franc, tumultueux, jovial et affectueux. Adrienne est un trublion d'un mètre soixante qui met de la vie partout où il va. Ses amis aiment voir la joie épanouir son visage – ce visage qui, sans être très joli, ne manque pas de charme. Le nez est un peu large et les cheveux si frisés que, sans mise en plis, ils remontent au sommet de son crâne pour former une sorte d'énorme nid d'oiseau, touffu et brouillon. Mais l'ovale de la figure est délicat, le sourire, espiègle, et le regard, plein de malice, de gentillesse et d'audace. Une audace dont elle fait preuve jusque dans l'amour : quand il se présente, elle le saisit, se fichant de la morale et des principes bourgeois.

Bourgeoise, elle l'est, pourtant – du moins, l'a-t-elle été. C'est dans une maison cossue d'Arcueil, dans le Val-de-Marne qu'elle naît en 1895. Fruit tardif d'un couple quarantenaire, son arrivée coïncide avec la mort de son frère aîné, âgé de seulement un an. Sixième enfant d'une fratrie composée de quatre filles et deux garçons, son enfance s'écoule d'abord au château d'Allonnes, propriété de la famille de sa mère au cœur du Loiret, puis dans la propriété des « Charmettes », une ravissante maison située en bordure du canal de Loire ; son père l'a achetée pour se rapprocher de sa future femme avant leur mariage. Le hasard veut que cette maison ait appartenu à l'écrivain feuilletoniste Ponson du Terrail, créateur du personnage de « Rocambole » d'où est issu le mot « rocambolesque ». Hasard ou symbole, c'est comme on veut.

Dès ses premiers jours, Adrienne marque involontairement sa différence. En effet, lorsque son père, Henri Bolland, quitte définitivement sa Belgique natale, celui-ci décide d'ôter un « l » à son nom de famille pour l'orthographe Boland – le nom que sa femme et ses enfants porteront. Sauf Adrienne : à sa naissance, la mairie d'Arcueil ne prête pas attention au document officialisant la nouvelle orthographe et inscrit à la place le nom d'origine. Autre hasard ou signe du destin, Adrienne, âgée de quelques jours à peine, est parée de deux « ailes ».

Plus tard, elle ne ressemble à personne et ne fait rien comme tout le monde ; elle fait montre d'un tempérament contestataire et ne cesse de récriminer, protester, tempêter, castagner... Elle a la rébellion chevillée au corps et mène une vie insupportable à sa mère, à sa nourrice et à sa sœur Dieudonnée – la seule de ses aînées que ses parents n'ont pas mise en pension.

Adolescente, elle fait l'expérience des rigueurs de la vie à l'institution Vallet de Bourg-la-Reine ; après une fugue où elle rejoint à pied la maison familiale, elle tente de mettre le feu à l'honorable institution, ce qui lui vaut un renvoi. Las de ses incartades, son père lui trouve un professeur particulier et Adrienne devient un cancre à domicile qui ne poursuivra guère ses études au-delà de ses treize ans. De son éducation, elle ne gardera finalement que le meilleur : le bon cœur de sa mère et la pointe de stoïcisme de son père. Henri Boland est un écrivain-géographe dont l'âme poétique et humaniste voue un culte à Victor Hugo et

Jean Jaurès. Marcheur acharné, amoureux fou de nature et des grands espaces, il semble avoir pour devise celle de Juvénal : *Mens sana in corpore sano*. Véritable Stevenson français, il parcourt les routes et les montagnes de France et de Belgique à pied, à vélo ou à dos de mulet, relatant ses pérégrinations dans les *Guides Joanne* – célèbres guides de voyage liés à la bibliothèque des chemins de fer qui prendront plus tard le nom de *Guides bleus*. Ce n'est probablement pas à ce respecté président du Touring Club que sa fille doit son flamboyant penchant pour de la transgression, mais elle apprend de lui le sens du courage, le goût de l'ascèse, la curiosité intellectuelle. Cet homme, auquel son chapeau melon, sa moustache, sa canne et ses bottines à bouton confèrent une allure très austère à nos yeux contemporains est malgré tout habité par un certain esprit d'aventure. Sans doute transmet-il à Adrienne et à son frère Benoît – qui fit partie de deux expéditions du commandant Charcot à bord du célèbre *Pourquoi pas ?* – un peu de sa témérité et de ses rêves de gloire.

Henri Boland meurt en 1909. Adrienne a quatorze ans. Sa mère, privée de l'aide des assurances qu'elle aurait dû percevoir en tant que veuve, connaît une situation précaire et doit quitter la région parisienne pour s'installer aux « Charmettes ». Adrienne, qui déteste littéralement la cuisine, la couture et toutes les tâches que son époque considère comme féminines, aide sa mère du mieux qu'elle peut durant quelques années. Mais à sa majorité, elle envoie valser son éducation classique et décide de vivre

sous ses propres lois : celles de la liberté, de la justice et de l'amour. L'affaire fait scandale dans la famille ; Adrienne n'en a cure. Elle l'a compris très tôt : la vie est courte, il faut la vivre pleinement. Pourquoi se laisser emprisonner dans des carcans qui empêchent de grandir comme être humain ? Il faut se défaire de tous ces jugements de bourgeois prudes et étroits d'esprit qui empoisonnent l'existence pendant des décennies... « Lorsqu'on réalise tout ce qu'on s'est refusé à cause de ces bêtises, il est déjà trop tard, dit Adrienne : le temps a passé et la jeunesse s'en est allée. » Elle refuse de vivre enchaînée – comme elle refuse de vivre dans le passé et les lamentations. Le décès prématuré de son père, suivi dix ans plus tard par celui de sa sœur Bernardine, n'entame pas son caractère entier et volontaire. Serait-elle insensible ? Non ; elle refuse simplement de se plaindre ou de pleurer sur son sort. Quand elle tombe, elle se relève aussitôt pour combattre – et avec le sourire encore. « La vie, il faut la brûler », assure-t-elle.

L'argent brûle aussi ses mains. Elle aime jouer et parier, elle aime les casinos et les champs de courses ; elle y dilapide joyeusement le peu dont elle dispose – que l'on suppose hérité de sa famille, aucun métier ne lui étant connu jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Ce n'est ni une enfant gâtée ni une jeune fille inconséquente, mais elle aime le risque, c'est plus fort qu'elle.

Un jour, le destin fait signe. Ce jour-là, elle perd tout ou presque sur « Marinette », sa jument favorite qui s'écroule sur un obstacle. Au comptoir d'un bistrot, catastrophée

par son infortune, elle pleure sans chercher à dissimuler sa peine aux yeux des clients. Un homme s'émeut des larmes de cette drôle de fille à l'air de garçonnet et l'aborde pour la reconforter : « Fichez-moi la paix, lui lance Adrienne, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui. » Elle qui d'ordinaire ne déteste guère être importunée, a pris l'inconnu pour un séducteur du dimanche. Il la rassure : « Ma démarche est désintéressée. Je me demande juste comment vous aider. Pourquoi pleurez-vous comme ça ? »

Adrienne, les yeux rougis de chagrin et les lèvres gonflées, ne répond pas tout de suite. Elle se demande ce qu'elle va devenir. Elle n'a plus d'argent et ne sait rien faire ; elle rêve d'une vie puissante, d'un destin, mais ignore comment s'y prendre. L'inconnu l'observe toujours d'un regard bienveillant. Bientôt, elle confie sa peine à cet ancien pilote de la Grande Guerre qui veut bien lui prêter attention. En écoutant Adrienne, il lui vient une idée : « Et si vous deveniez aviatrice ? Je connais une école de pilotage où vous pourriez bénéficier d'une réduction de prix à condition de faire partie des dix premiers candidats. Ce sera difficile, surtout pour une femme, mais vous m'avez l'air d'être dynamique ; vous y arriverez sans aucun doute. Voilà mon numéro de téléphone. Je vous laisse trois jours pour vous décider. »

Le soir même, dans un petit caboulot de Montmartre, Adrienne, ragaillardie, claironne aux amis qui l'entourent, un verre de champagne à la main : « C'est décidé, j'arrête

de jouer ! Désormais, pour connaître le grand frisson, je piloterai des avions. »

Elle vient de prendre la plus grande décision de sa vie : les dés sont jetés. Le lendemain, elle appelle l'inconnu que le destin a mis sur sa route.

La future grande aviatrice n'a pas la prétention d'être humble. Comme son père qui aurait aimé entrer dans l'histoire, elle entretient des rêves de gloire ; mais ce n'est pas l'arrivisme qui la dévore, c'est l'ambition qui l'habite – de ces ambitions qui poussent au dépassement personnel sans appeler au meurtre social de son prochain. À vingt-trois ans, elle a plus de « santé » que bien des femmes et des hommes de son âge. Elle déborde d'énergie, de passion, de colère. Elle rêve d'un succès éclatant, capable de lui apporter renommée et fortune – oui, fortune ! Pourtant, elle n'est ni vaniteuse ni vénale ; jamais elle ne songerait à régner jalousement sur un tas d'or pour n'en rien faire. L'injustice sociale la révoltant au plus haut point, elle se verrait plutôt distribuer son argent aux nécessiteux et couvrir ses amis de cadeaux. Mais elle aime l'idée de tout gagner quitte à tout perdre ensuite. Elle veut vivre aussi fort qu'il est possible. Son tempérament est celui d'une aventurière.

L'aviation n'est donc pas une passion qu'Adrienne aurait nourrie depuis l'enfance. Juste une formidable opportunité. Du moins au départ. Et si être pilote vous envoie plus souvent *ad padres* que n'importe quel autre métier, tant mieux ; ce que cherche Adrienne, c'est quelque chose

de fort – et un milieu qui ne soit pas « encombré par les femmes », comme elle dit. C'est justement le cas de l'aviation. Après la fin de la guerre de 1914-1918, les grandes pionnières comme Marie Marvingt et Hélène Dutrieu ont mis fin à leur carrière. Seule la fameuse Élise Deroche – dite baronne Raymonde de Laroche – a repris du service, mais elle s'est tuée en vol au Crotoy, en juillet 1919. Cela signifie que de nombreux records restent encore à établir. Adrienne se dit que si elle fait preuve de talent, d'endurance et de courage, elle s'imposera en reine. Voilà le chemin le plus sûr pour mener au succès.

À la fin de l'automne 1919, elle se présente donc à la célèbre maison d'aviation Caudron, à Issy-les-Moulineaux. Pour sa formation initiale, on lui donne l'adresse de l'école de pilotage du Crotoy, petit port de pêche niché dans la baie de Somme. C'est à l'*Hôtel de la marine*, quartier général des aviateurs, qu'elle est attendue le 16 novembre. Elle s'y rend sans appréhension. Mais à la vue des trois moustachus vêtus de chandails loqueteux qui l'accueillent, elle ne peut cacher sa déception : où sont donc les séduisants et élégants pilotes dont les photos ornaient les journaux pendant la guerre ? Un instant, elle manque s'en retourner d'où elle vient. Heureusement, une bouteille de champagne offerte par l'un des hommes vient à son secours et la remet d'aplomb. Un quart d'heure plus tard, elle est conquise.

Le lendemain, elle se rend à l'école de pilotage d'un pas enthousiaste malgré la poudre neigeuse qui blanchit

les chemins proches et les dunes lointaines. Elle transpire à grosses gouttes sous les multiples couches de laine et de cuir dont elle s'est couverte et qui lui donnent l'allure d'un Bibendum – la faute aux vendeurs de la boutique d'aviation Mercier qui, flairant la novice soucieuse de bien faire, l'ont convaincue d'acheter quantité d'équipements inutiles : « Regardez ce blouson de cuir, Guynemer a porté le même quand il volait en altitude. Mais peut-être resterez-vous au ras du sol ? » « Comment ça, au sol ! Je compte bien voler le plus haut possible ; donnez-moi ce blouson : je le prends. »

Lorsqu'elle parvient à l'école, son allure improbable et son uniforme rutilant provoquent le rire général de ses nouveaux compagnons. Ils lui conseillent gentiment de se débarrasser de son encombrant attirail. « Jamais de la vie ! » proteste Adrienne, vexée. Très bien. On la guide devant un avion de couleur jaune canari. L'appareil est un biplan : un Caudron G3, version améliorée du G2 qui a servi pendant la guerre pour des missions de transmission, de reconnaissance et de bombardement léger. À la fin de l'année 1916, déclaré trop lent pour combattre, il a été reconverti en avion-école. Sa fiabilité et son pilotage aisé ont contribué à la formation des meilleurs pilotes français, comme le célèbre et envié *as des as* René Fonck, l'homme aux soixante-quinze victoires contre les Allemands.

Face à cet albatros de sept mètres de long et de treize mètres d'envergure, doté d'une énorme hélice en bois, Adrienne perd de sa superbe ; la machine qui la toise

lui semble gigantesque. Intimidée, elle demande s'il n'en existe pas une plus petite. Les pilotes se moquent : non, ils ne disposent que de cette « cage à poule » – appelée ainsi en raison des multiples haubans de bois reliant les ailes entre elles.

« Et maintenant, c'est parti pour un petit tour de piste, lance l'un des instructeurs à la nouvelle recrue. Grimpez à bord, s'il vous plaît. »

Le ventre noué sous son encombrant blouson de cuir, Adrienne s'installe tant bien que mal à la place passager. Elle tente de calmer les battements de son cœur ; si l'avion lui semble énorme, il ne lui paraît guère solide pour autant : du bois, de la toile, des câbles... « Un chariot, se dit Adrienne, ce truc est un chariot. Pire, un rafiot. Je vais voler sur un fichu rafiot... »

Trop tard pour redescendre. De toute manière, Adrienne est trop fière pour renoncer. Déjà le mécanicien saisit une pale de l'hélice pour l'abaisser vigoureusement, déclenchant la mise en route du moteur dans un nuage de fumée et une série de bruits saccadés. D'inquiétantes embardées secouent l'avion qui, doucement, se met à rouler sur le sol irrégulier en laissant échapper des couinements métalliques. « Va-t-on décoller d'ici et à cette vitesse ? » se demande Adrienne, inquiète et ingénue. Puis, observant la direction vers laquelle pointe le nez du Caudron G3, elle comprend : la piste de décollage, c'est la plage. La mer s'est retirée, laissant une immense étendue de sable, bien lisse et immaculé. Quelques instants

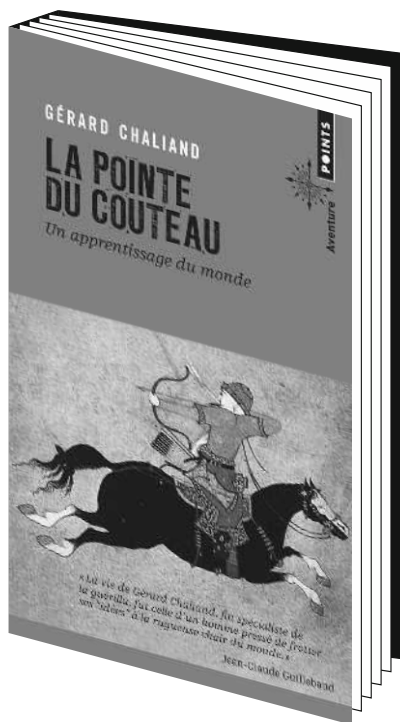
plus tard, le moteur poussé à plein régime propulse le biplan vers le ciel. Adrienne est terrifiée. Elle devine le paysage davantage qu'elle ne le voit et, le cœur au bord des lèvres, tente de calmer les nausées qui l'envahissent. « Dans quoi je m'suis encore embarquée ? » se maudit-elle tandis que l'avion penche, s'incline, se redresse. À chaque virage, Adrienne joue de son poids pour rétablir l'équilibre à la manière des passagers de side-car, tant elle se sent impuissante et fragile ; mais peut-on imaginer aujourd'hui ce que représente un tel baptême de l'air à cette époque où l'aviation n'en est qu'à ses premiers pas, où la sensation de voler est inconnue de l'immense majorité des hommes, où tant de pilotes trouvent la mort durant leurs entraînements ?

Le vol se poursuit ; le pilote semble s'amuser des émois d'Adrienne. Petit à petit, cependant, la fascination l'emporte chez elle sur l'appréhension ; elle retrouve le sourire. Bientôt elle prend plaisir à se sentir voler comme un oiseau. Lorsque l'avion atterrit sur la plage où ses nouveaux camarades l'attendent pour connaître ses impressions, elle leur lance fièrement : « Évidemment que ça s'est bien passé. Pourquoi ça ne se serait pas bien passé ? » Elle, qui le matin même choisissait le métier de pilote par pur intérêt, sait qu'elle vient de trouver une passion qui surpassera son goût du jeu et des paris sportifs. Une passion plus terrifiante et exaltante que toutes les autres, qui la fera trembler pendant des décennies.

LA POINTE DU COUTEAU.

Un apprentissage du monde

Gérard Chaliand



**« Cet homme de terrain, toujours vert,
tour à tour journaliste, écrivain, poète, analyste,
enseignant, a pris la plume pour écrire
le premier volume de ses mémoires. »**

Le Monde

Disponible en poche

